

25 septembre 2024

Bonjour et merci pour l'invitation. Je suis très heureux de revenir à Cordoue, ville dans laquelle j'ai pu venir plusieurs fois. Je suis enseignant-chercheur à l'université d'Aix-Marseille. Ici, je vais plutôt porter la voix de la société civile puisque je suis impliqué à Venise, où j'ai habité pendant quatorze ans, et à Marseille où je vis à nouveau depuis trois ans, dans des associations, des coopératives et des collectifs d'habitants qui se battent pour défendre leur cadre de vie et la qualité de vie. Nous avons été d'ailleurs en lien avec des habitants de Dubrovnik et d'autres villes qui ont elles aussi à faire à ce développement du tourisme et qui s'attachent à essayer de coopérer avec les institutions publiques pour défendre leur qualité et cadre de vie.

La convention de Faro a été citée par Monsieur le maire de Bordeaux. C'est une convention qui a des bases juridiques qui sont identiques aux conventions sur lesquelles vous vous appuyez au niveau des villes du patrimoine mondial. C'est une convention du Conseil de l'Europe sur les droits humains. C'est une convention qui place l'humain au centre et qui s'intéresse au droit au patrimoine comme droit humain. Son nom exact, c'est la convention-cadre sur la valeur du patrimoine culturel pour la société. C'est une convention qui ne porte pas sur comment nous conservons le patrimoine ou comment nous le protégeons, mais à pourquoi nous le faisons. Pourquoi nous le faisons pour le développement durable? Pourquoi nous le faisons pour l'éducation? Pourquoi nous le faisons pour le dialogue interculturel? Pourquoi nous le faisons pour la qualité de vie? Il est souvent question avec la convention de Faro de la valeur sociale du patrimoine.

Une des particularités de cette convention est d'intéresser plus la société civile que les États. Je peux le dire même si 24 états européens l'ont ratifié. Dans les faits, elle est plus portée au niveau local. Il y a des maires qui ont signé symboliquement leur adhésion à ses principes. Le maire de Bordeaux a dit qu'il était attaché à la convention de Faro. Il y a des personnes de la société civile comme nous à Marseille qui l'avons inscrite dans nos statuts coopératifs et nous ne sommes pas les seuls. Il y a des conservateurs du patrimoine qui la prennent comme cadre de référence. La question est de savoir pourquoi elle parle autant aux habitants et aux personnes qui sont sur les territoires?

C'est ce que je vais essayer de vous raconter. C'est une convention qui s'intéresse, je dirais, à la diversité des récits, de tous les récits. Elle nous amène à respecter la diversité. La diversité des récits, même les plus invisibles, les plus dissonants, les plus conflictuels parfois, et ceux aussi dont on parle peu. Dans les quartiers nord de Marseille, ce sont des récits populaires, ceux des luttes sociales, ceux de l'histoire ouvrière mais c'est aussi ceux du rapport à la nature.

Elle invite à s'intéresser aussi à la diversité des personnes puisqu'elle reconnaît les communautés patrimoniales, donc les collectifs d'habitants qui œuvrent pour le droit au patrimoine. Elle invite à aussi s'intéresser à la diversité des interactions que nous pouvons avoir avec le patrimoine. Elle fait du patrimoine une ressource pour l'éducation, pour le développement local, pour le développement durable.

L'habitabilité, ce qui nous réunit aujourd'hui, c'est d'abord pour une ville d'être habitée et d'être habitable, c'est-à-dire hospitalière afin qu'elle puisse accueillir. C'est ce que nous a raconté le maire de Dubrovnik, quant au bout d'un moment, une ville ne devient plus habitable et habitée. J'en ai fait personnellement le constat à Venise. Il s'agit pour une ville de rester vivante et hospitalière. Cela a été aussi raconté à travers l'exemple de Cuenca qui est au tout début de son histoire touristique. Et au début c'est une belle histoire quand la ville arrive à mixer de l'accueil touristique, du patrimoine et des habitants.

Mais Venise connaît déjà la fin de cette histoire. Marseille est au milieu. C'est une histoire où au bout d'un moment, une ville, en valorisant son patrimoine de cette façon-là, peut perdre ce que les Italiens appellent le contenu. D'un côté, il y a le contenant, et de l'autre le contenu qui est tout aussi important. C'est ce qui fait vivre une ville. Le message que j'aimerais bien faire passer aux élus et fonctionnaires est que les habitants ne sont pas un problème mais plutôt une vraie ressource. C'est pour eux que nous agissons, mais c'est aussi avec eux que nous pouvons agir et c'est avec eux que nous pouvons trouver des solutions.

Pour penser l'habitabilité, je propose de suivre le biologiste Olivier Amand qui nous invite à nous intéresser aux derniers travaux en biologie qui portent sur comment les plantes résistent aujourd'hui au stress hydrique, au stress de chaleur, etc. Et comment elles essayent de s'adapter. Il parle de leur robustesse. Il constate que les plantes essayent de développer le plus d'hétérogénéité possible afin d'avoir le plus de solutions possibles. Et du coup d'être adaptable. Quand quelque chose leur arrive, elles vont mobiliser certaines ressources, et, dans une autre situation, d'autres ressources. Pourtant aujourd'hui, nous privilégions des logiques de performance où nous allons essayer de choisir la meilleure solution possible et le meilleur usage des ressources. Et cela nous amène à ignorer d'autres ressources et à en écarter certaines dont nous aurions peut-être à un moment pourtant besoin.

Il donne des conventions citoyennes en France et auprès desquelles j'ai eu la chance d'intervenir. Elles réunissent une centaine de personnes tirées au hasard pour réfléchir à des sujets de société qui ne sont parfois pas faciles. En France, dernièrement, cela a porté sur la fin de vie. Nous sommes bien dans un processus qui est hétérogène, parce que tirons des personnes au hasard, et qui est hétéroclite, imprévisible et peut nous sembler parfois incohérent. Le groupe créé ne réunit par des experts et pourtant il produit de la légitimité, il produit des décisions partagées, il produit de l'audace politique, il produit des propositions inattendues et il produit de la puissance opérationnelle et une capacité d'agir.

Dit autrement, l'invitation faite par Olivier Ammann est davantage d'être adaptable que de s'adapter. Quand nous voulons nous adapter, c'est que nous savons ce qui va arriver. Or nous savons de moins en moins ce que sera notre futur et ce à quoi il va falloir s'adapter. Je crois que c'est la réalité de beaucoup de villes que de ne pas savoir ce qui va leur arriver. Nous sommes dans un monde qui est de plus en plus instable et où nous avons de moins en moins accès à des ressources.

Je vais citer trois exemples d'inattendu. La pandémie avec l'arrêt total des mobilités internationales. Il a bien fallu s'adapter et apprendre à faire avec les ressources à ce moment-là disponibles. Il y a eu aussi les vagues de chaleur que nous avons connu dans des villes et auxquelles nous ne nous

attendions pas en termes de durée. Elles nous ont obligé aussi à nous adapter rapidement. Aujourd'hui, dans ma région de Marseille, nous nous posons la question d'interdire l'accès aux espaces naturels de 3 à 6 mois dans l'année. Enfin nous avons parlé de l'accueil des réfugiés. Quand il y a des guerres, des crises, des réfugiés climatiques, il faut accueillir dans l'urgence ces personnes. Il va bien falloir apprendre à faire avec ce qui n'était pas prévisible, et plus que de s'adapter, il s'agit bien d'apprendre à être adaptable. Dans ce contexte, les villes du patrimoine bénéficient d'une riche diversité de récits, d'interactions et de personnes car ce sont des villes de passage.

Les villes du patrimoine mondial privilégient aujourd'hui un modèle de grand récit unique. Cela a été dit à propos des villes qui sont un récit, une histoire, un héritage, un symbole. Et ce grand récit a été privilégié parce que c'est le plus remarquable, le plus attractif, et c'est celui-là qui est mis en avant. Nous avons privilégié la valeur économique du patrimoine pour toutes ses retombées économiques et ses créations d'emplois. Nous avons valorisé un rapport au patrimoine qui est celui du contemplatif et de la visite. Mais du coup, nous avons mis de côté beaucoup d'autres récits, d'autres façons d'utiliser le patrimoine et d'autres personnes qui étaient de passage dans nos destinations. *Et du coup, si nous voulons rester organiques, vivants, intégrés? Est-ce qu'il ne faudrait pas au contraire activer tous ces savoirs, tous ces récits et toutes ces personnes?*

Je vais prendre un exemple qui est plus personnel. J'ai travaillé à Venise il y a dix ans sur de devenir de l'Arsenal. Il représente 10 % de la ville. Grâce à la bataille d'une quarantaine d'associations, la ville a réussi à récupérer la propriété d'une grande partie de l'Arsenal. Je faisais alors partie de ces collectifs d'associations puis j'ai travaillé pour la ville sur le futur de l'Arsenal. L'enjeu était alors de construire à partir de l'Arsenal un futur non touristique à Venise. Il s'agissait de commencer à développer des projets alternatifs à Venise qui, il y a dix ans, faisait déjà face à une crise du développement touristique.

Nous avons réuni une centaine de personnes du monde économique, culturel et social. Et nous leur avons donné la journée pour faire des propositions sur le futur de l'Arsenal. Qu'est-ce qu'il en est ressorti? Une proposition de musée autour du Buncintoro, c'est-à-dire un projet de valorisation touristique dans une ville qui a déjà beaucoup de musées. Le Buncintoro est le bateau vénitien que Napoléon a brûlé pour récupérer l'or et qui a été l'un des symboles de la Sérénissime. Cela veut dire que les vénitiens n'arrivaient pas à penser leur avenir économique au-delà du tourisme et au-delà du récit de la Sérénissime.

Pour celles et ceux qui connaissent l'Arsenal, nous étions au cœur de l'arsenal moderne où 4000 ouvriers ont travaillé jusqu'à il y a peu, où se construisaient des hydravions et des sous-marins et où il existait alors encore des ateliers de construction navale. Nous étions au cœur également de l'arsenal contemporain, celui de la biennale d'art contemporain et des chercheurs du Centre national de recherche installés sur place, soit 400 personnes qui y travaillent tous les jours. Nous étions aussi au cœur de la lagune de Venise, en contact direct avec l'environnement et les diverses pratiques de navigation. Tous ces imaginaires et capacités étaient pourtant absents comme ressources pour penser l'avenir. Et alors que cette ville a du mal à s'imaginer un nouvel avenir.

Du coup, je voulais vous faire trois propositions pour retrouver une capacité à être habitable, à habiter et à s'adapter.

La première est de privilégier la diversité des récits à un seul grand récit en partant de la convention de Faro. Elle encourage chacun à participer à l'identification, à l'étude, à l'interprétation, à la protection, à la conservation, à la valorisation et au choix d'usage du patrimoine. Il s'agit de commencer à profiter de la diversité de cette richesse patrimoniale et de ne plus privilégier qu'un seul grand patrimoine et grand récit.

A Hôtel du Nord, nous nous appelons une fabrique d'histoires. Nous passons notre temps à réveiller tous les récits qui étaient là avant. *Pourquoi est-ce important?* Le philosophe Paul Ricoeur écrivait que la part la plus riche d'une tradition et d'un patrimoine, ce n'est pas son passé, mais c'est ce qui n'a pas encore été accompli. Il parlait de flèches de futurité du patrimoine.

Par exemple, si vous avez visité les patios à Cordoue, il s'agit du savoir-faire autour de la climatisation naturel dans les patios, que ce soit grâce à l'architecture, aux plantes et au circuit de l'eau. Il y a de nombreux savoirs qu'il est possible de réactiver par rapport à des enjeux climatiques d'aujourd'hui. C'est aussi tout ce que j'ai pu lire dans vos rapports sur la végétalisation des villes afin de rouvrir nos imaginaires pour la rendre acceptable et que les personnes en aient envie. Ils imaginent parfois que le vivant a toujours été absent des villes alors qu'il y a été présent.

Paul Ricoeur affirme même que le passé est un cimetière de promesses non tenues qu'il s'agit de ressusciter. *Les villes du patrimoine ne sont-elles pas riches des récits qu'elles ont accumulé et sédimenté ?* La première invitation est de valoriser toute la diversité de ces récits comme autant de ressources et de capacité à imaginer des futurs possibles.

La deuxième proposition est de privilégier toutes les personnes de passage dans les villes. Dans toutes les villes, il y a à peu près autant de personnes de passage que de touristes. Ces personnes de passage sont des étudiants qui viennent apprendre, des personnes qui viennent passer un concours, des familles qui viennent dans les hôpitaux, des personnes qui viennent travailler. Il y a beaucoup de personnes de passage qui sont pourtant souvent oubliées des politiques d'hospitalité.

C'est pour cela qu'à Marseille, nous avons appelé la Ville à organiser des assises marseillaises de l'hospitalité. La ville de Marseille a récupéré la compétence tourisme. Elle veut développer un tourisme populaire et durable. Et aujourd'hui le modèle qui prévaut, comme dans beaucoup d'autres villes, repose sur de grands événements, une montée en gamme de l'offre vers plus de luxe et un tourisme international. Or, nous savons aujourd'hui concernant le bilan carbone du tourisme que les trois quarts de son impact sont directement liés au transport. Plus nous nous développons à l'international, plus nous aggravons notre impact sur le climat et plus nous privilégions des logiques de séjours courts.

Il existe pourtant de nombreuses personnes de passage dans les villes que nous pourrions accueillir plus dignement que ce soient les étudiants, les apprentis, mais aussi les mises à l'abri et les personnes qui viennent travailler. Il s'agit de privilégier à nouveau la diversité d'accueil pour aller vers un modèle de ville habitée et habitable. J'ai eu la chance de travailler avec un projet qui s'appelle Pax Patios à Cordoue, qui reprend des patios sous forme coopérative pour réinstaller des familles et des personnes âgées en centre-ville afin de favoriser la mixité sociale.

Il s'agit tout autant d'un enjeu écologique puisqu'un touriste international a un impact carbone quatre fois plus important qu'un tourisme national qui lui, a un impact deux fois plus important qu'un habitant, qui a un impact deux fois plus important qu'un étudiant.

Nous constatons que plus nous privilégions l'international et le haut de gamme, plus l'impact carbone est important. Alors que si nous privilégions aussi l'accueil des étudiants et des jeunes travailleurs, ils ne contribuent pas à faire monter les prix du foncier, ni des commerces. Ils vont avoir un impact sur le climat qui est moins important. Mais surtout, c'est un enjeu de régénération des villes. Une ville se repeuple aussi grâce aux jeunes qui viennent y étudier, y travailler, y habiter et qui vont décider de s'y installer.

Aujourd'hui, des études montrent que des étudiants ne choisissent plus d'aller étudier dans les villes touristiques parce qu'elles sont trop chères. Ils ne peuvent plus s'y loger. J'enseigne à Marseille et cela commence à être le cas très rapidement avec aujourd'hui des étudiants qui se logent difficilement, voir dans des conditions dégradées. Et quand la durée des saisons touristiques s'allonge, ils sont obligés d'attendre la fin de la saison touristique pour avoir accès à un appartement. En attendant, ils se logent où ils peuvent.

Il y a aussi ceux qui ne veulent plus venir vivre dans des villes touristiques parce qu'elles sont devenues des villes trop chères et qu'elles n'offrent pas des emplois de qualité. Le tourisme est un secteur qui n'offre pas forcément des emplois de qualité et qui est touché par ce que nous appelons la grande démission. Le maire de Dubrovnik nous a raconté que la logique de rente touristique pouvait amener des habitants qualifiés à privilégier in fine le secteur touristique. Si nous voulons que des personnes, notamment des jeunes, veuillent se réinstaller, il faut mieux que nos villes restent des lieux vivants et hospitaliers.

La dernière proposition est de démultiplier les interactions sociales grâce au patrimoine. Il s'agit de ne pas se limiter à la seule visite guidée du patrimoine mais de privilégier ce qui va nous amener à rentrer en relation avec nos voisins et avec les personnes qui sont de passage.

Le patrimoine peut être une source de relation et d'interactivité. C'est une invitation à davantage coopérer et utiliser le patrimoine comme une ressource dans le sens de ce que nous appelons aujourd'hui des biens communs. L'idée est de concevoir le patrimoine comme un bien commun vécu qui soit utilisé et partagé que ce soit pour l'éducation, par les écoles, par les entreprises ou par le monde associatif. Et que nous puissions utiliser tous les patrimoines, que ce soient des jardins ouvriers ou des châteaux, mais aussi des traditions.

A la coopérative Hôtel du Nord, nous avons revisité tous les outils touristiques. Nous avons revisité le format des visites guidées qui sont parfois très unidirectionnels et statiques. Et nous en avons fait ce que nous appelons des balades patrimoniales. Nous donnons ainsi la place à plusieurs récits, nous donnons la parole à plusieurs personnes et nous invitons à interagir et à participer. Et nous mélangeons autant des habitants, des touristes que des personnes qui sont de passage.

Nous avons revisité l'offre d'hébergement touristique et nous avons développé de l'accueil chez l'habitant et de l'échange de maisons. Ce sont des formes qui invitent à entrer en relation. Nous avons

revisité les audioguides pour faire ce que nous appelons des promenades sonores qui permettent de rentrer en relation et qui donnent envie d'entrer dans des lieux et de discuter avec les personnes. Et nous sommes en train de travailler à ce que l'Office du tourisme devienne plutôt un syndicat des initiatives. Nos offres d'hospitalité s'adressent à toutes les personnes de passage et permettent de rentrer en relation avec la diversité des initiatives et récits du territoire.

Aujourd'hui, la ville de Marseille privilégie les espaces publics comme des espaces communs alors qu'ils sont de plus en plus envahis par des terrasses ou privatisés. Nous proposons de penser et de construire ces espaces de rencontre comme des communs et de privilégier le contributif, c'est-à-dire le fait de pouvoir venir et participer localement. Nous proposons de privilégier le vivant, comme les festivals qui font que nous allons interagir et entrer en relation. Le commun, le vivant et le contributif favorisent la relation, l'interaction mais aussi la sobriété, l'accessibilité tarifaire et la participation.

Finalement, la question que je vous pose concernant votre réflexion sur l'habitabilité est de savoir pour qui et avec qui vous le faites finalement ? Pour qui construisez-vous une ville habitable ? Et avec qui allez-vous travailler cette habitabilité ? Est-ce que vous allez la construire pour des touristes internationaux ou pour des classes créatives qui vont venir y habiter ? Ou est-ce que vous la construisez pour ceux qui habitent là et avec eux ? Est-ce que vous la construisez avec ceux qui habitent là, qui ont une richesse de récits, de pratiques ? Est-ce que vous la construisez avec des groupes d'experts ou en essayant au mieux de faire participer les habitants ?

Ce qui me semble important est de considérer les habitants comme un allié. Ils n'envoient pas forcément que des lettres pour protester. Je pense qu'il y a des habitants de Dubrovnik qui sont très contents de la politique qui est menée par le maire. Pour les avoir rencontrés il y a longtemps, je pense qu'il y a aussi des lettres de soutien où ils sont contents que leur ville reste habitable et habitée. Il s'agit de considérer toutes les personnes, toutes les relations et tous les récits.

Le patio par exemple est un lieu de vie et un mode de vie avec des espaces semi-privés qui permettent de la sociabilisation et le plus grand espace piéton d'Europe. Ce sont autant d'espaces où nous pouvons nous rencontrer et interagir dans les patios comme dans les places publiques.

La question est alors de savoir pourquoi dans les villes du patrimoine nous avons choisi une voie si étroite en ne privilégiant finalement que la seule valeur économique du patrimoine, qu'un seul grand récit remarquable et qu'une seule forme de relation ? Et pourquoi, au contraire, ne pourrions-nous pas plutôt profiter de leur diversité comme richesse ?

J'ai lu dans vos rapports que la diversité pouvait aider au changement culturel et à l'élargissement des perspectives. Il est ressorti notamment de vos ateliers que cela pouvait nous aider à décroquer nos approches, à penser autrement et à dépasser certaines difficultés. Je redonne l'exemple des conventions citoyennes qui aident à inventer des solutions auxquelles nous n'avons pas forcément pensé. Et cela concerne toutes vos stratégies proposées que ce soit de rafraîchir la ville, de transformer les mobilités, de régénérer l'urbain et de requalifier l'habitat. La diversité des personnes, des récits et des relations est une ressource pour toutes ces politiques publiques. En ce sens, le patrimoine concerne autant les choix d'urbanisme que les choix de mobilités et de cadre de

vie. Ce n'est pas un secteur en plus, à part ou à côté. C'est ce qui construit notre imaginaire et notre capacité à penser l'avenir. Et c'est ce qui construit l'adhésion aux projets et le ciment social.

Il est à la base des politiques publiques. Les villes du patrimoine mondial sont peut-être les villes qui ont le plus de chance d'avoir une grande diversité de récits, de personnes et d'espaces d'interaction. Ce sont souvent des villes qui ont été des lieux de passage. Ce sont des villes qui ont su s'adapter justement parce qu'elles ont su accueillir. Elles ont su être diverses et elles ont su créer de l'interaction. Je reviens pour conclure avec Venise où j'ai habité longtemps. C'est une ville qui a inventé beaucoup parce qu'elle a accueilli des réfugiés, parce qu'elle a accueilli des pèlerins, parce qu'elle a accueilli des marchands et parce qu'elle a su rentrer en relation avec eux et être créatrice. C'est cela qui lui a permis de s'adapter à chaque fois et d'avoir une stratégie.

Il s'agit pour les villes du patrimoine de retrouver cette capacité à être hospitalières avec la diversité des récits, à être hospitalières avec la diversité des personnes et à être hospitalières avec la diversité des usages possibles du patrimoine et des interactions.

J'ai voulu vous proposer de faire de la place à la diversité dans le nouveau projet urbain. Il ne s'agit pas tant de donner une place aux personnes habitantes et de passage parce qu'il faut le faire, mais de se dire que c'est une vraie chance et une vraie ressource que de leur reconnaître cette place et de savoir qu'elles ont envie de partager cette responsabilité avec vous.

Merci et mucho gracias!

Prosper Wanner